

Autour de *La nef des sorcières*

Yolande Villemaire

Number 2, Spring 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Quinze

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villemaire, Y. (1976). Autour de *La nef des sorcières*. *Jeu*, (2), 15–21.

situations / sociétés / signes

la nef des sorcières



autour de la nef des sorcières

La Nef des sorcières. Textes de Luce Guilbeault, Marthe Blackburn, France Théoret, Odette Gagnon, Marie-Claire Blais, Pol Pelletier et Nicole Brossard. Mise en scène de Luce Guilbeault; décors de Marcelle Ferron; costumes de Marielle Fleury. Avec Luce Guilbeault, Françoise Berd, Michelle Craig, Louisette Dussault, Pol Pelletier et Michèle Magny. Une production du TNM, 84 ouest, Sainte-Catherine, du 5 mars au 3 avril 1976.

La Nef des sorcières est publié aux Éditions Quinze.

*"A dit n'importe quoi
N'importe où
N'importe quand
Est folle."*

Bien à moi marquise,
de Marie Savard.

1. figures de proue

Une scène. Une femme s'y tient. Agnès/agnèle, toute bouclée dans ses froufrous blancs. Voix d'homme, off. Arnolphe. *L'École des femmes* comme prétexte. L'entrée en matière. C'est commencé. Ça se poursuivra pendant un peu moins de trois heures. Toutes les vingt minutes, à peu près, une autre femme s'avance sur la scène. Elle parle, cesse de parler et cède sa place à la suivante. Mais continue d'habiter la scène, à l'écart. Quand la dernière vient d'accoucher, pieds dans les étriers, elles sont six. Isolées. Puis réunies dans un salut. Six comédiennes sur une scène.

Ce qui s'est passé? À peu près rien. Chacune est seule et se parle à elle-même. Comme une folle, autre marquise:

"
Hier, le 7 avril 69
Ma belle à moi à qui je n'écris pas souvent et que j'aime à mort, petit point, petit point, petit point, point.
Je m'ennuie de moi autant que moi, mais au moins je m'écris... ce qui est un moindre mal quand on sait, comme moi, que je n'ai pas le téléphone. Ça fait rien, a parle pour parler, est folle."

Bien à moi, marquise, de Marie Savard.

Six comédiennes parlent un texte écrit par sept auteurs (des femmes, mais la langue nous concède seulement l'acte de rédiger – ce qui fait plus tâcheron –). Sept femmes qui, isolément, ont posé l'acte de s'écrire. D'écrire *je* qui est ici, non pas un autre, mais une femme. Toutes folles à se parler à elles-mêmes. Seulement deux d'entre elles disent sur scène le texte qu'elles ont elles-mêmes écrit. Les autres font appel à une comédienne. Six personnages qui monologuent.

"La mode est à la composition de ces Nefs dont l'équipage des héros imaginaires, de modèles éthiques, ou de types sociaux s'embarque pour un grand voyage symbolique qui leur apporte sinon la fortune, du moins, la figure de leur destin ou de leur vérité."

Michel Foucault, Histoire de la folie.

Barques à la dérive. C'est ainsi qu'à la Renaissance on se débarrassait de ses fous. Inspirée des versions littéraires et picturales de cette coutume, *La Nef des sorcières* entraîne six "échantillons" de femmes: l'actrice, la ménopausée, l'ouvrière, la "fille", l'homosexuelle et l'écrivain. Échantillonnage aléatoire où le seul fait d'être femme constitue le dénominateur commun. Nef voguant sur les eaux. Celle de la naissance d'une femme-sujet? Ou nef de cathédrale, espace solennel et froid?

2. maman les p'tits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils une âme?

"La langue maternelle épuise les mères. Elle n'a de maternel que ce qu'elle rejette. La langue maternelle est rejet du murmure qui l'engendre, l'éveille, la nourrit et qui permet le rapport à l'ordre symbolique."

*Nicole Brossard et France Théoret,
préface à La Nef des sorcières.*

Parler. Une absolue nécessité. Parler ce nous féminin singulier et pluriel. On ne sait pas, on balbutie. Peut-être parce qu'on nous a toujours dit qu'on placotait. Mais prendre la parole. On est là, amorces à peine de ce que nous serons. On apprend lentement à être autre chose que ce qu'on nous a voulues: "Femme-futile-finie-féminine-frustrée". On s'apprend. Mais faut-il parler à n'importe quel prix?

Dire n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand? Peu importe qu'on passe pour des folles. Mais que ces paroles péniblement jaillies malgré les pièges d'une langue maternelle retorse, que ces paroles ne soient pas biaisées. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le TNM affiche un "show de femmes" au lendemain d'une Année de la Femme qui nous refoule encore comme sujets. Nous sommes à la mode, curiosités qu'on s'empresse d'exhiber au public montréalais. Que ce haut-lieu de l'*establishment* théâtral donne carte blanche à des compétences féminines pour réaliser ce spectacle, ça prouve tout simplement que "les femmes aussi sont capables". Ben oui. On le savait déjà, non? Il y a des femmes dramaturges, metteurs en scène, comédiennes, décoratrices, costumières. Le fait de ramasser tout ce beau monde ne garantit pas l'émergence d'une parole de femme.

Ce que nous avons à dire est forcément subversif. Mais comment la subversion peut-elle s'accommoder de telles conditions? Un show de

femmes, écrit et joué par des femmes, mis en scène par une femme dans des décors et des costumes réalisés par des femmes. Mais aucune remise en question radicale de la hiérarchie traditionnelle de production, de l'édifice culturel, du public. Comment espérer dire l'inédit dans un tel fouillis de contradictions? Mais tout n'est pas si simple. J'écris ceci dans l'encre mal séchée des nombreux commentaires que suscite la *Nef* (pourquoi cette surenchère?). J'écris ceci dans une revue qui ne s'adresse pas spécifiquement aux femmes. Je dis pourtant que pour éviter le tokénisme et la récupération il est nécessaire qu'on se parle entre nous. Un ghetto, oui. Pour apprendre ce que nous sommes. S'ils s'intéressent à nos bebittes en entomologistes, qu'ils nous lisent en contrebande. Ils jasant entre eux depuis des siècles. Et c'est toujours en passagers clandestins que les filles—les guenilles, se sont embarquées dans leurs Nefs des Fous, leurs embarquements pour Cythère et autres métaphores navales de leurs grandes oeuvres. Jusqu'ici, seulement la moitié du monde, plus des poussières, a parlé. Ça commence à changer. Il était temps de trouver nos propres modes de fonctionnement, de production, nos propres voies (et voix). Il y a les éditions du Remue-Ménage, de la Pleine Lune, le journal *les Têtes de pioche*, la librairie des Femmes d'Ici, le Théâtre des Cuisines. C'est beaucoup, mais c'est encore trop peu. Nécessaires, ces ghettos. C'est dans le ghetto que naît la solidarité. Parler entre nous et pour nous. Interroger nos propres productions et surtout ne pas être dupes des exceptions qui réussissent à se faire entendre sur la place publique. Ne pas oublier que ce sont, justement, des exceptions.

La Nef des sorcières donne la parole à quelques femmes. Qui, plus ou moins consciemment, jouent le jeu du tokénisme. C'est un jeu dangereux où on risque de parler faux. Peut-être parce qu'on ne sait plus très bien qui parle. La femme occultée, étouffée, muette ou celle à qui le TNM vient d'offrir la possibilité luxueuse de parler? Elles parlent donc. Et de quoi parlent-elles?

3. la manoeuvre représentative du corps des sorcières

"La figuration serait le mode d'apparition du corps érotique (à quelque degré et sous quelque forme que ce soit) dans le profil du texte. (...) La représentation, elle, serait une figuration embarrassée, encombrée d'autres sens que celui du désir: un espace d'alibis (réalité, morale, vraisemblance, lisibilité, vérité etc...)

Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*.

L'actrice s'écarte dans un blanc de mémoire. Libérée du "par coeur", elle re-dit en ses propres mots le "mon petit chat est mort" d'Agnès, à cette exception près que le chat est devenu un chien... Le texte de *L'École des femmes* devient le générateur d'une série de souvenirs débi-

lités par des clichés oedipiens. Ce n'est plus le même "par coeur", mais la mémoire de l'actrice se complaît dans le narcissisme d'une enfance qu'on dirait "apprise". Catin blanche dans un blanc de mémoire, l'actrice parle en blanc. Et s'éloigne d'elle. Tragique figure de notre absence. La ménopausée s'empêtre dans sa joie de parler enfin. Maladroite, elle se récite avec une emphase qui annule ce sang qu'elle ne nomme d'ailleurs que discrètement. Sa déclamation ne fait que renverser les rôles (d'habitude, c'est l'homme qui clame), comme dans cette histoire qu'elle nous raconte où "chaque femme portait un homme sur son dos". Une statue qui cherche à "déboulonner sa statue"... L'échantillon d'ouvrière accomplit une curieuse acrobatie, se regarde de l'extérieur et se "classe". Cette pauvre Loucy n'est qu'indice de la lutte des classes, se dérobe derrière son alibi et refuse de nous apprendre quoi que ce soit. Piégée par le show qu'elle se donne.

La "fille" est la première femme vivante à entrer sur cette scène. Après les froufrous blancs, la robe de voile gris, la grisaille un peu haute couture de Loucy (quelle idée d'avoir demandé à un (une) couturier(e) de réaliser les costumes!), une fille en robe de chambre de ratine, les cheveux mouillés, nu-pieds. Ben ben ordinaire. Mais qui vient de poser un geste inédit: ne pas sortir avec un gars un samedi soir. Et qui se met à parler, à se parler, à nous parler. En profite pour brosser un tableau mimique, mi-tragique de la "petite prostitution" à laquelle les filles se livrent pour "attraper des gars" qui les entretiendront. Et elle ne se contente pas de péter de la broue: en s'accusant, elle nous accuse. C'est aussi la première qui pense à nous changer... Marcelle I lui succède, l'air d'une embaumée. C'est triste à dire, elle n'existe pas et parle carrément dans le beurre de son amour universel. Comme si c'était rien, dérisoire, d'avoir choisi les femmes! Marcelle II la remet vite à sa place, crie sa haine des femmes et son amour des femmes. Une femme neuve, violente, affirmative. Une femme qui est là pour changer quelque chose. Subversive. L'écrivain, aux prises avec la langue qui joue contre elle, tente de parler son féminin. Débauche de mots et accouchement de soi dans la peur avouée. Ces cris qui surnagent dans le flot de mots: "LA VIE PRIVÉE EST POLITIQUE". Slogan qu'on brandit de peur de parler dans le vide de sa schizophrénie. On sent là une tension prodigieuse d'énergie: femme vivante dans son impuissance. Que peuvent les mots?

"Mais la grande révolution que font les sorcières, le plus grand pas à rebours contre l'esprit du moyen âge, c'est ce qu'on pourrait appeler la réhabilitation du ventre et des fonctions digestives. Elles professèrent hardiment: "Rien d'impur et rien d'immonde". L'étude de la matière fut dès lors illimitée, affranchie. La médecine fut possible."

Michelet, La Sorcière.

Six: une femme crée une sorte de femme hybride, un peu monstrueuse. Tant d'aliénation et de conscience à la fois. Tant de maladresse... et pourtant une force incroyable! Qui s'affirme chez la "fille", se révolte chez Marcelle II, stimule et inquiète l'écrivain. Une force qui jaillit par bribes de toutes ces femmes un peu palottes, sur le bord de commencer à croire à leur existence. Mais une force encore entravée par le désir de se justifier, d'être reconnues. Les pièges de la représentation.

Ces sorcières sont bien "pures" et bien "mondaines". Le corps: premier lieu à investir quand on veut que ce qu'on a à dire franchisse le seuil des lèvres. Le corps est là, imprimé noir sur blanc, disséminé un peu partout sur les quatre-vingts pages. Le corps sort de la bouche des comédiennes: "sexe, sang, placenta, sein, accouchement". Des mots. On représente. Mais sur la scène, il n'y a que des têtes parleuses. Corps immobiles, engoncés dans des costumes inefficaces et laids, perdus dans un décor qui a "la peau" bien abstraite et bien meublée. Ces sorcières n'ont rien de magnétique car leur corps reste un corps "parlé". L'actrice s'accroupit pour un pipi de convention... et c'est même pas comme une poupée qui pisse. On dit les corps de femmes en train de s'aimer. Ce n'est que dit. On dit l'accouchement en pyjama, pieds dans les étriers mais surtout pas face à la salle. Corps gommé par sa représentation. La peau de nos corps n'est pas celle de *Playboy*: c'est une peau jamais vue. À deux reprises, le corps s'imposera. La "fille" se dévoile dans toute sa splendeur de femme ordinaire, nue, et cette peau contredit toutes les autres peaux qu'on nous oblige. Marcelle II arrache sa perruque pour exhiber un crâne insolemment chauve. Ce crâne et cette peau disent toute l'horreur des corsets, perruques, faux-cils et faux ongles qui encagent le corps féminin. Le corps peut être subversif. Mais l'énergie libidinale déserte la plupart de ces statues. J'ai rarement vu un spectacle où il y a si peu d'intensité physique. Le corps collectif du désir des femmes n'est visiblement pas à bord. On le joue mais il n'est pas là.

La Nef des sorcières se donne comme un "show de femmes". Il y a là une autre manoeuvre représentative qui frise la "fausse représentation"... Implicitement, le spectacle se place dans le sillage du mouvement féministe. Lutte des femmes et solidarité. Or cette solidarité n'est manifestement pas vécue par les femmes de la *Nef*. Les sorcières constituaient une force collective menaçante. On les brûlait vives. Le mouvement des femmes est tout aussi menaçant. Évolution des moeurs: on le récupère. Les femmes de la *Nef* n'ont pas risqué la création collective: chacune est à sa place et suit sa *track*. Chaque auteur fait son petit *trip* que poursuit la comédienne. On fait bien quelques compromis mais c'est pour travailler côte à côte et surtout pas ensemble. Nous ne sommes donc pas face à un corps collectif de femmes. Mais à des femmes isolées dans leurs productions: elles ont beau parler d'un "long processus de mutation en équipe", la répartition très précise des crédits atteste le contraire. Nous avons donc affaire à six personnages de fem-

mes isolées dans leurs monologues. Six paroles de femmes bien étanches. Nicole Brossard et France Théoret tentent de justifier cette juxtaposition dans leur préface de *La Nef des sorcières*:

“Chacune isolée dans son monologue, comme elle l’est dans sa maison, dans son couple, incapable de communiquer du projet à d’autres femmes, inapte encore à tisser les liens d’une solidarité qui rendrait crédible et évidente l’oppression qu’elles subissent et qui les fissure sur toute la surface de leur corps.”

Donner l’équivalent scénique de l’isolement actuel des femmes ne suffit pas à rendre cette situation sensible au spectateur. Il n’était d’ailleurs pas nécessaire d’être sept pour créer ces monologues. Une seule “auteur” aurait fait l’affaire. Ce regroupement qui n’en est pas un, ne peut qu’être suspect... La collectivisation du travail culturel n’est pas chose facile. Mais si les femmes de la *Nef* ne s’emparent pas du TNM pour changer quelque chose, que vont-elles faire dans cette galère? Sont-elles là en tant que “représentantes” (genre Avon) de la parole des femmes? Le plus triste, c’est que *la Nef des sorcières* marque un net recul par rapport à d’autres shows de femmes, moins officiels et moins “moussés” mais drôlement plus pertinents. Qu’on se rappelle *Bien à moi, marquise*, de Marie Savard (1969), *Un Prince, mon jour viendra*, création collective de Paule Baillargeon, Suzanne Garceau et Luce Guibeault (1974) et le travail collectif qu’effectue depuis deux ans le Théâtre des Cuisines avec *Nous aurons les enfants que nous voudrons* et *Môman travaille pas a trop d’ouvrage*.

yolande villemaire